



Ci-devant "LE VRAI CANARD."

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le "Grognard" se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

III

LE DINER DE NOCES.

—Fi ! quelle horreur ! dit madame Vespucé.

—Heureusement nous avons toutes notre petit moyen de vengeance, murmure madame Grassoillet.

Et les dames disparaissent au moment où M. de Vabcaupont entame sa chanson.

IV

LE BAL.

Une fois les dames parties, c'est à qui chantera après le capitaine, car tous ces messieurs savent des chansons, mais elles étaient un peu trop grivoises pour être chantées devant des dames.

On reste donc à table longtemps, et il est près de neuf heures lorsqu'on se décide à la quitter pour passer dans un salon où sont disposées des tables de jeu.

Lorsque le capitaine se lève, il n'est pas gris, parce qu'il a l'habitude de bien boire, mais il sent



EGARES. (d'après Puck).

Ces pauvres musiciens ! où vont-ils aller. La grosse caisse de M. Wurtele est défoncée et la troupe est aux abois.

pendant qu'il n'est pas bien ferme sur ses jambes ; il se met à appeler Lundi-Gras.

Cette fois celui-ci ne répond pas à l'appel.

—Où diable est mon mouze ?... s'écrie le capitaine. Qu'en a-t-on fait ? il me le faut, je le veux, Pantalon, mon neveu Pantalon, allez, s'il vous plaît, vous informer de mon mouze.

Le marié s'empresse d'obéir à l'oncle de sa femme. Il revient au bout de quelque temps dire au capitaine :

—Mon cher oncle, Lundi-Gras n'est pas en état de se présenter devant vous. Il est gris à ne pas pouvoir se tenir. Il dort dans un cabinet où il a mangé et bu comme quatre... Jo vous assure qu'on a eu bien soin de lui.

—Alors conduisez-moi à ce cabinet. Jo vais lui parler, à ce

drôle-là.

—Mais, capitaine, puisqu'il dort...

—Soyez tranquille, je sais comment le réveiller.

Et le capitaine prend le bras d'Adolphe, sur lequel il s'appuie, en lui disant :

—Vous êtes solide... mais vous êtes trop grand ; j'ai l'habitude de m'appuyer sur ce chenapan de Lundi-Gras, qui me sert de canne : eh bien, je marche mal quand je n'ai pas mon mouze sous la main.

On arrive au cabinet dans lequel ronfle Lundi-Gras, étalé sur un divan.

Le capitaine regarde son mouze, lui donne un coup de poing dans le côté, et voyant que cela ne le réveille pas, dit au marié :

—Demandez à un garçon un seau d'eau.

—Un seau, capitaine ! est-ce qu'un verre ne suffirait pas.

—Un verre !... pour un homme qui a pas-é sa vie en mort... Dites qu'on vous apporte un seau plein d'eau.

Adolphe obéit. Le seau d'eau est apporté par le garçon auquel Lundi-Gras a arraché la bouteille de chambertin, et quand le capitaine lui dit :

—Jetez toute cette eau sur la figure de mon mouze ! le garçon exécute ce commandement avec infiniment d'adresse, si bien que la tête de Lundi-Gras n'en perd pas une goutte.

L'expédient agit : le mouze ouvre les yeux, aperçoit son maître devant lui et bredouille :

—Voilà !... de quel vin voulez-vous, capitaine ?

—Voyez vous ce drôle qui pense

encore à boire ! Allons ! hâte-toi de te dégriser et reviens mes servir de canne.

Et le capitaine s'éloigne avec Adolphe, en lui disant :

—Je pardonne à cette éponge, parce qu'il a voulu aussi la noce, et puis parce que je ne peux pas me passer de lui.

Sur les neuf heures et demie, toutes les dames reparaissent avec de nouvelles toilettes, qui ne rendent pas jolies celles qui sont laides, mais qui donnent au bal plus d'éclat et d'élégance. Cezarino est fort belle. Elle porte son costume de mariée comme une reine porterait sa couronne.

Si ce n'est point la timidité d'une vierge qui donne du charme à sa personne, c'est la noblesse de sa tournure qui force chacun à l'admirer.

Sur les onze heures arrivent les personnes qui n'ont été invitées que pour le bal, qui devient alors très nombreux, très animé, et offre aux danseurs une grande variété de jolies femmes.

Le capitaine se promène dans la salle de danso, le bras droit appuyé sur son mouze, qui est dégrisé, et croit devoir sourire à toutes les personnes qui le regardent.

Le capitaine est de très-belle humeur ; il adresse souvent la parole aux dames, en leur conseillant de beaucoup danser, de bien employer leur nuit.

Alors, Lundi-Gras murmure à l'oreille du capitaine :

—Si vous le voulez, jo danserai bien aussi !

Et M. de Vabcaupont se contente de hausser les épaules et de s'appuyer davantage sur sa canne vivante en murmurant :

—Taisez-vous, gros bambou ! Tiens, vois-tu, Lundi-Gras, toutes ces petites femmes-là dansent assez gentiment, elles font de petits pas, elles baissent modestement la tête, elles sont très-joliment chaussées, j'en conviens ; les hommes ne vont pas mal noués, si ce n'est que beaucoup d'eux ont l'air de marcher et de